

LA GLORIEUSE

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

Illustrations de A. PECOUD



Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p. 17,00 €

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE FAMILLE 244 p. 18,00 €

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 €

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p. 17,00 €

AU GALADOC 261 p. 18,00 €

BENGALE 225 p. 18,00 €

La trilogie du Val Argand :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p. 16,00 €

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 €

L'EXILÉE DU VAL ARGAND, 284 p. 20,00 €

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAÏTABLE 209 p. 17,00 €

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 €

La bilogie de Duchesse:

LA PETITE DUCHESSA 221 p. 18,00 €

ALBERTE 215 p. 17,00 €

La bilogie de Mandarine

MANDARINE 281 p. 19,00 €

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 €

BIGARETTE 152 p. 14,00 €

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 €

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE

PREMIER TABLEAU 150 p. 14,00 €

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 €

DE TROP 177 p. 15,00 €

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 €

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 €

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 €

CALINE 231 p. 18,00 €

EN CONGÉ 150 p. 15,00 €

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 €

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 €

PAPILLONNE 147 p. 14,00 €

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 €

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 €

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 €

YVONNE DE COATMORVAN, 157 p., 14 €

BONASSE, 274 p., 19,00 €

GRAND-CŒUR, 120 p., 13 €

DEUX BIJOUX, 141 p., 14 €

HISTOIRE INTIME, 258 p., 19 €

MON SILLON 201 p., 17 €

LA CLEF D'OR 245 p., 18,00 €

UNE ANNÉE DE LA VIE DUNE

FEMME 188 p., 16,00 €

FAURAUDE, 170 p., 15 €

LA GLORIEUSE, 139 p., 14 €

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

I

Lorsqu'arrive la nuit, Paris commerçant est beau à voir. Le flâneur stationne volontiers devant ces magasins splendides où circulent les commis, d'élégants jeunes gens ; où trônent les demoiselles de comptoir, des femmes en toilette qui, sous la lumière éblouissante du gaz, paraissent toutes charmantes. C'est brillant, c'est joli, et cependant, à la réflexion, j'aime autant l'aspect que présentent, le soir, les rues marchandes de mon humble ville de province. Quel contraste pourtant ! A l'heure où, quand on ne compte plus sur le réverbère placé par le bon Dieu dans la profondeur du firmament, on allume les mèches fumeuses de nos vieux réverbères, les magasins et les boutiques surtout se ferment à demi. Quelques-uns sont fort joliment éclairés ; mais approchons-nous des boutiques obscures, collons notre visage curieux aux vitres froides de brume, que voyons-nous ? Une boutique sans dorures, sans marbres, sans cristaux, sans beaux jeunes gens, sans dames pimpantes, éclairée par une modeste chandelle de suif ou par une petite lampe.

Le trafic est fini, le marchand a fait place au père de famille. Entre les comptoirs s'est formé un petit cercle ; patrons, commis, factrices, enfants, passent ensemble la soirée. Comptez les têtes blondes de ces marmots assis sur les tabourets qui, pendant la journée, sont réservés à la pratique. Il y a bien aussi quelques voisins, quelques voisines, et les femmes travaillent à de petits ouvrages d'intérieur qui les reposent des fatigues du grand-livre et de celles du comptoir. Ce spectacle n'est-il pas doux à regarder ? Cette simplicité d'habitudes toutes patriarcales ne vaut-elle pas toutes les dorures et tous les bouts de ruban ? Qui en douterait ? Ces marchands-là presque toujours font souche d'honnêtes gens ; ils vivent dans un milieu paisible et sain. Il n'y a là ni faux poids, ni fausses mesures, ni fausses couleurs, ni gains énormes ou louches, ni pertes irréparables. La conscience guide généralement la vente, on gagne modérément, on ne perd presque jamais.

Dans une petite ville de Bretagne, qui comptait parmi les chefs-lieux d'arrondissement, il y avait une rue spécialement affectée au commerce du drap et des rouenneries. C'était une rue sombre, étroite. Pour arriver aux boutiques, dans lesquelles on ne voyait bien qu'en plein midi, il fallait descendre plusieurs marches. Dans ces boutiques, le luxe de décoration était complètement ignoré. Sur le rebord de la large fenêtre toujours ouverte, des piles de pièces de drap de diverses couleurs étaient rangées ; au-dessus flottaient des mouchoirs aux couleurs éclatantes, de petits châles de coton bleu rayé de blanc, d'autres fond brun semé de bouquets rouges, tels qu'en portent encore les paysannes et c'était tout. Les affaires n'en allaient pas moins bien pour cela ; les jours de marché, il y avait foule dans ces humbles magasins, et les marchands de la rue de la Draperie étaient presque tous dans une position aisée. Celui qui passait pour le plus riche, c'était certainement Claude Potit, que beaucoup appelaient le petit Claude. Claude menait une vie laborieuse, il allait en déballage dans les villes environnantes, sa femme restait au dépôt ; et à eux deux, ils faisaient de jolis bénéfices. Ils n'avaient qu'un enfant, qu'on regardait comme devant être plus tard la plus riche héritière du petit commerce de Dongamp.

Un soir du mois de septembre, la famille était réunie dans la boutique bien close. L'active Mme Potit était enfin au repos. Infatigable pour ce qui regardait le soin de son commerce, elle jouissait pleinement de ses instants de répit. C'était une grande et forte femme, au teint brun, à l'œil prompt, à la lèvre dédaigneuse. Il y avait de l'orgueil sur cette figure-là, et parmi ses pareils on ne l'appelait généralement que la Glorieuse. Quand elle avait épousé Claude, elle était servante d'auberge ; lui, arrivait d'Auvergne et faisait du colportage. Le mariage accompli, le mobilier acheté, les alliances payées, il leur restait trois cents francs. Il y avait quinze ans de cela et la maison qu'ils habitaient étaient à eux et leur fonds de commerce leur appartenait en propre. Mme Polit pouvait être légitimement fière de ces résultats ; mais dans sa satisfaction il entrait de l'orgueil, de l'ambition, un grain d'envie, et dans le quartier elle était plutôt crainte qu'aimée. Ses deux coudes sur le

comptoir, elle dominait le petit cercle, composé d'une tante — grande et discrète personne de cinquante ans, qui cachait, sous l'auvent empesé de son serre-tête, un visage calme et intelligent; — de la femme d'un ouvrier mécanicien, sa locataire; d'une marchande de blanc, sa voisine. Au milieu de toutes ces femmes se tenait Claude Potit, un mince homme blond, au teint blanc, à l'œil fin, au sourire doux. Sa fille, que la Glorieuse avait appelée Cornélie, on n'avait jamais bien su pourquoi, dormait sur ses genoux. Cette fillette blonde et blanche lui ressemblait d'une manière frappante. Il n'y avait de différence réelle que dans la forme de la bouche. Dans le sommeil, les lèvres roses de l'enfant se contractaient, et il se formait aux deux coins un pli qui se retrouvait plus accusé et plus profond sur la figure énergique de Mme Potit. Dans les rares moments où la petite fille sortait de son caractère modeste et doux, ce petit défaut de ses lèvres donnait à sa physionomie quelque chose d'orgueilleux et de hautain, qui la faisait ressembler à sa mère. Et alors les voisines les moins bienveillantes disaient :

« Vous verrez plus tard que ce ne sera point une tourterelle qui sortira du nid de la pie. »

Mais généralement on n'ajoutait pas foi à cette prédiction.

La veillée poursuivait paisiblement son cours, quand la porte vitrée du magasin s'ouvrit devant un nouveau personnage.

« Bonsoir, monsieur Baladon » cria la Glorieuse. Et, se tournant vers Claude, elle ajouta :

« Claude, lève-toi et baille ton tabouret à M. Baladon. »

Mais Claude, dont la physionomie était soudain devenue inquiète, ne bougea pas.

« Ne vous dérangez pas, voisin, dit le visiteur, je viens seulement vous dire un petit bonsoir et vous prévenir que je partirai pour Saint-André demain en huit. »

Claude jeta un coup d'œil craintif vers sa femme et serra machinalement sa fille dans ses bras.

« C'est bon, monsieur Baladon, répondit Mme Potit gracieusement, si ça ne vous gêne pas, vous prendrez soin de Cornélie, n'est-ce pas ?



Mme Potit trainait dans la boutique

— Comment ! Me gêner ? Je vous l'ai déjà dit, je serai bien aise de vous rendre ce petit service, ma voiture est à trois places et les bagages de l'enfant ne seront pas si considérables.

— Non, et d'ailleurs je pourrais les envoyer par le commissionnaire. C'était l'enfant qui nous gênait. Notre commerce ne nous laisse aucune liberté, comme vous le savez bien.

— Sans doute, sans doute. Alors c'est convenu, j'emmènerai Cornélie à mon premier voyage.

— Oui, monsieur, et je vous en remercie bien. Bonsoir, monsieur. »

M. Baladon salua de la tête et sortit.

« Est-il complaisant, ce gros Baladon ! » reprit la Glorieuse en se replaçant sur sa chaise et en croisant de nouveau ses bras sur le comptoir.

« Est-ce que vraiment tu te sépares de ta fille, Julienne ? demanda la marraine en regardant la Glorieuse.

— Je l'envoie à Saint-André, vous venez de l'entendre.

— C'est le couvent où M. l'ingénieur a ses filles, je crois, dit la femme du mécanicien.

— Justement ! »

La marraine se tourna vers Claude.

Il avait baissé la tête et ses yeux restaient attachés sur le visage de sa fille.

La vieille femme prit l'aiguille de son tricot et se mit à se gratter les tempes d'un air tout inquiet et tout songeur.

Et de ce moment on n'entendit plus sa voix lente et légèrement chevrotante se mêler aux autres voix.

Quand les causeuses se levèrent pour partir, elle suivit leur exemple ; mais sa laine s'embrouilla dans ses aiguilles, et elle se mit le plus tranquillement du monde à refaire son peloton. Cela dura un certain temps. Les voisines étant sorties et Claude étant allé coucher sa fille, elle se trouva seule avec sa filleule. On aurait pu penser qu'elle l'avait fait exprès : car, en voyant Julienne pousser le dernier verrou de la porte de la boutique, elle mit précipitamment son tricot dans sa poche, et se rasseyant :

« Puisque nous voilà seules un moment, dit-elle, nous allons pouvoir causer un brin. C'est donc vrai que tu envoies la petite au couvent de Saint-André ? »

— Voilà deux fois que je vous le dis, ma tante, vous avez l'oreille bien dure, si ce n'est l'intelligence ! » répondit la marchande avec une brusquerie de mauvais augure.

« C'est que, vois-tu, je ne peux pas y croire : assieds-toi là une minute et laisse-moi te parler raison. »

La Glorieuse s'assit d'assez mauvaise grâce.

« La résolution que tu as prise me fait beaucoup de peine, reprit la vieille femme ; car j'ai vu que Claude sera bien malheureux du départ de sa fille.

— Claude est un égoïste, ma tante. Si nous avons beaucoup travaillé pour laisser quelque chose à l'enfant, ce n'est pas pour qu'elle soit toujours à l'attache comme nous et au service du premier venu. »

Catherine hochait tristement la tête.

« Voilà un bien mauvais raisonnement, dit-elle, je ne savais pas que cela fit si honteux d'être un honnête marchand et de gagner son pain en revendant aux autres ce qu'on a acheté soi-même. As-tu donc oublié qu'il n'y a pas de sots métiers, mais qu'il y a de sottes gens ? »

— Mon métier à moi est dur, ma tante, et, ma foi ! puisque j'ai pris le dessus, je veux épargner à ma fille l'esclavage que j'ai subi.

— C'est cela. On travaille, on sue sang et eau, on amasse un peu d'argent, et l'on fait de ses enfants des paresseux. Je te dis, c'est une mauvaise manière de les aimer. Le travail est fait pour tout le monde, il n'a jamais déshonoré personne, il n'a jamais rendu malheureux quand il ne passe pas les forces. Te trouverais-tu bien heureuse si tu n'avais qu'à te croiser les bras ?

— Oui, bien heureuse.

— Dis que tu n'y as jamais pensé, ma fille. Si, jeune, forte et active comme tu l'es, tu n'avais pas ton commerce, tu ne saurais que faire de ton pauvre corps. Et je ne vois pas bien pourquoi tu redouterais pour ta fille la vie laborieuse que tu as menée, et qui

au fond n'est pas si désagréable. Quand on peut faire honneur à ses affaires et vivre à l'aise, estimé par tout le monde, il ne faut pas se plaindre.

— Ma fille a de l'esprit : je ne veux pas qu'elle soit ignorante comme moi.

— A la bonne heure ! fais-la bien élever, tu en as les moyens ; on peut savoir lire et rester honnête femme ; mais ne la sépare pas de sa famille, ne l'envoie pas à Saint-André, où jamais fille de petit marchand n'a été élevée. Je te le prédis, tu t'en mordras les doigts plus tard, il ne sera plus temps, et tu pourras dire *mea culpa*.

— Bah ! vous rêvez, ma pauvre tante.

— Je ne rêve pas. Cornélie, parmi toutes ces petites filles beaucoup plus riches qu'elle, prendra toutes leurs manières, tous leurs travers, et, dame ! tu trouveras peut-être difficile de la rendre heureuse.

— Pourquoi ? Elle sera au contraire bien reconnaissante des sacrifices que nous aurons faits pour elle.

— Non, elle te dira et avec raison : « Si vous vouliez « que je me fusse plus parmi vous, il ne fallait pas « me faire vivre dans un autre monde ! »

— Ta, ta ! elle n'aura jamais d'idées pareilles. Elle n'est pas orgueilleuse, et si vous voulez m'insinuer qu'elle rougirait un jour de sa mère, vous avez tort.

— C'est cependant ce qui pourrait arriver. Tu dis qu'elle n'a pas d'orgueil. Tout le monde en a un petit brin, et dans tous les cas, c'est mal à toi de lui en donner en l'envoyant dans cette belle pension.

— Les filles de Barin le pharmacien y sont ! Je ne vois pas pourquoi ma fille n'y irait pas.

— Là ! vois-tu que c'est par gloriole que tu agis ; tu ne considères pas que tu compromets le bonheur de ta fille, mais tu veux qu'elle aille où sont allées les petites Barin. Seulement tu n'as pas réfléchi que c'était tout différent. Mme Barin est d'une famille ancienne, elle est tourmentée du désir de reprendre son rang, de replacer ses filles dans la position qu'elle occupait ; il ne faut pas lui en vouloir, puisqu'elle est assez riche pour cela. Mais tu ne

peux avoir les mêmes idées, tu dois être fière et satisfaite d'en être arrivée, par ton travail et ta capacité, au point où tu en es, et comme décidément tu n'auras pas des millions à laisser à Cornélie, crois-moi, élève-la à se trouver heureuse dans sa condition, et ne l'envoie pas vivre loin de toi ; c'est imprudent.

— Ce que j'en fais, c'est pour son bien.

— Prends garde de te tromper ; et, au lieu d'une jolie petite marchande bien entendue, bien avisée, ne fais pas de ta fille une demoiselle incapable, ennuyée, paresseuse.

— Oh ! je saurai bien la forcer à travailler, si cela est nécessaire.

— Est-ce qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde travaille ? Les plus fainéants ne sont pas les plus heureux. Une partie de mon temps se passe avec les gens que tu envies, et je sais bien ce qu'il en est. Va ! ils souffrent comme nous, ils se tourmentent comme nous, plus que nous, et la plupart de ceux qui ne travaillent, ni ne souffrent, ni ne se tourmentent, sont dévorés par l'ennui, un vilain mal que, Dieu merci ! nous ne connaissons que de nom. Chacun a ses peines, ses tristesses, et dire en regardant plus haut que soi : « Si je peux monter, je serai heureux ; » c'est n'être ni sensé, ni chrétien. De tout temps, vois-tu, ceux qui ont laissé pénétrer dans leur cœur ce traître péché d'envie, qui, s'il pouvait entrer dans le paradis, le rendrait pareil à l'enfer, ont vécu mécontents. A quoi bon se séparer de ses enfants, sans besoin, et ne pas les laisser vivre en famille ? C'est là qu'on s'habitue à s'aimer, à se supporter, et quand on envoie ses enfants au loin, petit à petit ils prennent d'autres habitudes, d'autres goûts, et cela peut faire des ingrats, si en revenant chez eux ils trouvent des changements en pire. Je ne dis pas que cela arrive toujours ; mais si cela arrivait une fois pour toi, ce serait une fois de trop. »

Certes la tante Catherine parlait d'or, et au fond la Glorieuse pensait peut-être qu'elle n'avait pas tout à fait tort ; mais son parti était pris, et son amour-propre ne souffrait pas qu'on se mît en travers des projets qu'elle avait formés. Celui-là était caressé depuis longtemps : il fallait qu'il s'accomplît.

Comme il lui était désagréable d'entendre le langage de la saine raison, elle coupa court à la discussion en se levant, et en disant à sa tante, non sans rudesse :

« Il est tard ! comptez-vous rester là toute la nuit ?... Venez, si vous voulez profiter de ma chandelle pour monter ! »

Et, sans attendre de réponse, elle prit le chandelier et marcha à grands pas vers la porte du fond, qui ouvrait sur l'escalier menant au premier étage.

La tante Catherine, devinant que toute insistance devenait inutile, et ne pouvant d'ailleurs la retenir davantage, se leva et la suivit.

II

Les jours qui suivirent furent gros d'orages dans le ménage
L'ordinairement paisible du marchand de drap.

On vit ce qui ne s'était jamais vu : Claude Potit révolté contre sa femme. C'est que la décision prise par la Glorieuse le frappait au cœur. Ne plus retrouver sa fille au logis quand il reviendrait de ses courses, ne plus entendre cette voix et ces rires, une musique pour ses oreilles, regarder vide dans sa chambre ce petit lit où Cornélie dormait et d'où tous les jours s'échappait un bonjour bien tendre qui était son réveille-matin : cette pensée lui donnait tous les courages. Mais il avait affaire à forte partie ; sa femme n'entendait pas raison quand ses passions étaient en jeu. Si cela lui eût passé par la tête, elle eût trouvé importun le rayon de soleil qui venait à l'heure de midi éclairer les sombres profondeurs de la boutique, quand bien même il eût réjoui les yeux de Claude. Cornélie, pour le bon marchand, c'était un rayon de soleil, et il lutta vaillamment pour l'empêcher de disparaître. Il ne céda qu'à la violence. La Glorieuse, irritée, avait déclaré que, si elle ne pouvait élever sa fille à sa guise, elle se séparerait de son mari.

Sous cette menace extrême, Claude dut courber la tête.